

Métaphore et travail lexical

Georges Lüdi

Université de Bâle

1. De quoi s'agit-il?

Ma contribution à cette table ronde est d'essayer de faire le point sur une réflexion que je mène de façon intermittente sur la métaphore depuis une quinzaine d'années, à commencer avec ma thèse soutenue en mars 1971. Ces travaux poursuivent une tradition «linguistique» de l'approche de la métaphore; ils s'appuient sur les méthodes d'une sémantique lexicale componentielle révisée (Lüdi 1985) et se situent dans le cadre d'une théorie du lexique et de son emploi.

Je rappellerai d'abord que l'approche de la métaphore à partir du mot repose sur de très anciennes représentations métalinguistiques. La définition de la métaphore que donne Dumarsais:

«La métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit.»

remonte à Aristote. Elle correspond aux définitions préscientifiques que l'on trouve, aujourd'hui encore, dans la plupart des dictionnaires.¹

Linguistiquement parlant, la position lexicaliste est soutenue par trois arguments:

(a) l'argument de l'étymologie est fondé sur les nombreuses métaphores «mortes» dans le lexique comme *tête* (< TESTA "vase de terre cuite") ou *se souvenir* (< SUBVENIRE "venir à l'aide de");

(b) l'argument de la motivation métaphorique allègue toute sorte d'acceptions figurées dont la motivation est encore transparente aux locuteurs telles que *abattu* "très fatigué" ou même "triste, découragé" ou

¹ "Figure de rhétorique, et *par ext.* Procédé de langage qui consiste dans un transfert de sens (terme concret dans un contexte abstrait) par substitution analogique" (*Petit Robert* 1970); "*bildl. Ausdruck* z.B. 'Segler der Lüfte' statt 'Wolken'" (*Wahrig*); "A figure of speech in which a term is transferred from the object it ordinarily designates to an object it may designate only by implicit comparison or analogy" (*The American Heritage Dictionary of the English Language*).

aborder dans le sens de "aller à qqn (qu'on ne connaît pas, ou avec qui l'on n'est pas familier) pour lui adresser la parole";

(c) l'argument de la néologie fait état de la créativité lexicale, qui se sert souvent de la métaphore pour remédier à une carence dénomminative; on citera, parmi les mots nouveaux recensés par Gilbert, *antenne chirurgicale*, *baquet de l'automobile*, *banane du pare-choc*, *bouclier neutronique*, *bretelle d'autoroute*, etc.

Ces arguments véhiculent manifestement tous une seule et même idée de base: que la métaphore joue un rôle important dans la vie des mots, que certains mots naissent de métaphores, qui sont alors lexicalisées, que la motivation métaphorique peut à son tour disparaître, que, somme toute, nous sommes à une des boucles où un phénomène de parole rétroagit sur le système de la langue.

L'approche lexicaliste de la métaphore a toutefois été sérieusement mise en question. Il y a d'abord le nombre croissant de théoriciens de la métaphore qui constatent qu'on ne peut pas limiter la métaphore au mot et y voient un phénomène qui, tout en étant linguistique, se situe au niveau de syntagmes, de phrases, voire d'unités textuelles plus vastes (p.ex. Kubczak 1978, Lüdi 1980/81, Kittay 1987). Ensuite – et plus grave pour l'approche lexicaliste –, de nouvelles conceptions globales ont vu le jour qui contestent à la métaphore son caractère linguistique. Elles situent la pensée métaphorique au cœur même de réflexions sur les opérations de schématisation à l'aide desquelles nous appréhendons cognitivement les expériences et «choses» du monde et les transformons en objets de la pensée et en objets du discours, parlant d'une «faculté authentique de saisir des relations complexes» en relation avec un «effort de dire l'indicible» (Blumenberg 1983, 438). De là la prétention de la métaphorologie de «s'approcher de la structure sous-jacente de la pensée» (Blumenberg 1983, 290). De bons arguments soutiennent en effet la thèse que la métaphore figure parmi les principes fondamentaux du fonctionnement de notre pensée, que nous ne pourrions pas vivre sans métaphores (cf. Sacks [ed.] 1979 et Lakoff/Johnson 1980), qu'elles jouent un rôle éminent dans le cadre des fonctions constitutives du signifiant dans le statut de l'inconscient (Lacan 1983, 197). Par ailleurs, la pragmatique récente a proposé de nouveaux modèles des opérations de compréhension, modèles dans lesquels le rôle des mots est nettement réduit (cf. par ex. Sperber/Wilson 1986).

En vue de cette évolution, je me suis mis à réexaminer la compatibilité entre l'une et l'autre conception ainsi que la légitimité des arguments lexicalistes, persuadé que les deux approches n'étaient pas nécessairement incompatibles, mais au contraire complémentaires. Parler de métaphores,

même lexicalisées, présuppose en effet l'existence de la dimension cognitive du phénomène. D'autre part, un modèle global n'explique à son tour pas le fonctionnement linguistique du schéma métaphorique et moins encore comment une métaphore peut d'abord entrer dans le lexique et comment cette acception peut perdre, par la suite, sa motivation métaphorique. Il serait aussi faux de vouloir entièrement séparer les deux approches. D'une part, des considérations sur la pensée analogique ne doivent pas s'arrêter à la frontière du lexique, mais restent valables pour des acceptions motivées métaphoriquement. D'autre part, l'énonciation métaphorique créative n'échappe pas aux règles de fonctionnement de la compétence linguistique. Je concevais ainsi de bons espoirs de trouver des réponses à des questions qui étaient restées ouvertes dans mes réflexions précédentes.

C'est dans le cadre de ce réexamen que je voudrais mettre, ici, en discussion quelques hypothèses situées à l'intersection d'une théorie du lexique, d'une théorie de la contribution des mots au sens et d'une théorie de la pensée métaphorique. Je le ferai à partir de trois questions:

- (1) Comment identifions-nous un énoncé comme métaphorique?
- (2) Quelle est la contribution des mots au calcul du sens de l'énoncé dans le cas où une métaphore a été identifiée?
- (3) Quand et comment le sens métaphorique induit-il, par rétroaction, une modification de la mémoire lexicale?

2. Remarques de cadrage

Ces réflexions font partie d'une recherche plus vaste sur la néologie (Lüdi [1983] 1984) et sur le travail lexical explicite, notamment en situation exolingue (Lüdi 1987). Bien que nous ne puissions pas entrer dans le détail, quelques remarques préalables de cadrage nous semblent indiquées pour situer nos hypothèses sur la métaphore.

2.1. Une conception variationnelle et dynamique du lexique

C'est avec beaucoup de raison que Mortéza Mahmoudian a récemment caractérisé le lexique comme une des «zones molles» de la langue (Mahmoudian 1980). La compétence lexicale est en d'autres termes foncièrement variationnelle, ce qui signifie que l'équilibre, dans le discours, entre précodage et néocodage est à son tour extrêmement labile.

Pour expliquer de façon appropriée cette mouvance lexicale, une conception dynamique du lexique s'impose, qui considère les unités lexicales comme foncièrement modifiables dans et par l'énonciation.

Ce n'est pas l'endroit pour entrer dans les détails d'une telle conception du lexique. Afin de cadrer les réflexions qui suivent, nous énumérerons pourtant quelques-unes de ses prémisses:

1° Le lexique est composé d'une mémoire lexicale ainsi que d'un ensemble de règles.

2° La mémoire lexicale est formée par un ensemble ordonné d'hypothèses lexicales. Ces dernières appartiennent au domaine des représentations; elles font partie des champs sémiotiques formant la culture d'une société au même titre que le savoir encyclopédique.

3° L'hypothèse lexicale comprend une information phonologique (et orthographique), syntaxique, sémantique et pragmatique. L'information sémantique (c'est-à-dire les hypothèses de signification) consiste en des ensembles ordonnés de traits sémantiques ou **structures sémiques** (Hilty 1982), qui sont enchâssées dans des schématisations encyclopédiques (*frames*, *scénarios*, etc.).²

4° Les représentations de chaque individu sont le produit des situations qu'il a vécues et des interactions verbales auxquelles il a participé; elles sont donc par définition plus ou moins divergentes. Ceci concerne évidemment aussi la signification des unités lexicales employées dans le discours, qui varient par conséquent d'un individu à l'autre et, pour un même individu, avec le temps³.

5° Le contenu de la mémoire lexicale individuelle est donc potentiellement modifié rétroactivement dans et par chaque acte de communication. Cela concerne l'addition d'unités lexicales entières aussi bien que des ajustements portant sur toutes les composantes de l'information lexicale des unités déjà mémorisées.

6° Il est vrai que ces **opérations d'ajustement** sont souvent neutralisées grâce à la malléabilité des unités lexicales, qui repose sur le caractère abstrait des hypothèses de signification. Ces dernières sont en effet considérablement enrichies dans l'énonciation par des opérations inférentielles dans le cadre de ce que Ducrot ([1969] 1984,

16) appelle le composant rhétorique d'un modèle global du calcul du sens.

La question de la métaphore concerne les points 5° et 6°:

— D'une part, un schéma métaphorique fondamental permet de «jouer» avec les unités lexicales dans le cadre d'opérations énonciatives tenant compte de la variabilité sémantique foncière qui caractérise l'interaction (Bakhtine 1977).

— L'histoire du lexique témoigne d'autre part du rôle de la métaphore dans les opérations de constitution, contrôle et ajustement des hypothèses lexicales. Ainsi Goosse (1975, 65) a-t-il compté plusieurs centaines de néologismes à base métaphorique dans un dictionnaire des mots nouveaux récent.

2.2. Travail lexical et travail de formulation

Ces réflexions demandent à être situées dans un cadre plus général. Il est assez généralement admis que le travail de formulation est accompli en commun par les interlocuteurs, qui négocient en vue d'obtenir un accord sur les objectifs communicatifs, les procédures et les relations aussi bien que sur le sens.⁴

Il s'ensuit de la conception dynamique du lexique présentée plus haut que des lacunes lexicales ainsi qu'une opacité totale ou partielle de certaines unités lexicales — particulièrement saillante dans le cas de néologismes ou de termes appartenant à des registres marginaux — entraînent des opérations discursives portant sur le lexique, plus précisément des opérations de constitution, enrichissement, ajustement et vérification d'hypothèses lexicales. Ce sont ces **opérations discursives** que nous avons proposé de subsumer sous le terme de **travail lexical**. Dans la mesure où elles laissent des traces à la surface des énoncés, on parlera de **travail lexical explicite**.

Nous avons par conséquent argumenté à un autre endroit (Lüdi 1987) en faveur de la thèse qu'un sous-ensemble des opérations discursives de négociation vise à obtenir un accord sur le code employé, c'est-à-dire une synchronisation codique et donc lexicale. Nous avons ainsi provisoirement défini le travail lexical explicite comme la mise en œuvre de schémas interactifs portant sur une ou plusieurs composantes de l'information lexicale, ayant pour objectif de rendre cette information (mutuellement)

² Voir la proposition convaincante dans Schwarze 1983 et déjà Schank/Abelson 1977.

³ Grunig/Grunig 1985, 151.

⁴ "It is this process of sharing knowledge through discourse which is known as «the negotiation of meaning»" (Riley 1985, 65).

manifeste et visant son intégration — au-delà de l'environnement cognitif mutuel des interlocuteurs — dans leur mémoire lexicale respective. En d'autres termes — et pour employer les concepts proposés récemment par Dan Sperber et Deirdre Wilson (1986) — il s'agit de **rendre mutuellement manifeste** des éléments d'information dont il est en même temps signalé qu'ils font partie de l'information lexicale. On distinguerait ainsi (au moins) trois types de négociation communicative:

travail de figuration	portant sur les relations mutuelles
travail de formulation	portant sur le message
travail métalinguistique (lexical)	portant sur le code (sur le lexique).

Nous allons avancer ici l'hypothèse que cela fait aussi partie du travail lexical de rendre mutuellement manifeste la nécessité d'une rétroaction d'une acception métaphorique sous forme de modification la mémoire lexicale.

3. Observations et hypothèses

3.1. Un premier exemple

Le lundi 4 mai, *Le Matin* publiait dans sa rubrique "football" les titres suivants:

(1) *Première ligue*

La maturité de Fribourg

Les hommes de Battmann étaient «mal barrés». Ils ont su renverser la vapeur. (LM 4.5.87,33)

Le sous-titre est manifestement métaphorique. Les expressions de la marine *mal barré* et *renverser la vapeur* servent à raconter le déroulement d'un match de football. Une expérience appartenant à un domaine (match de football) est interprétée et verbalisée à travers des représentations appartenant à un autre domaine (une course en bateau).

3.2. Quelques observations

Une première série d'observations peut servir à préciser ce que nous entendons par métaphore et à circonscrire provisoirement l'objet de notre réflexion. Elles sont au nombre de neuf:

1° Il fait partie de notre compétence de locuteurs/auditeurs du français d'identifier de telles séquences comme métaphoriques et de calculer leur sens.

2° Grammaticalement, les séquences métaphoriques ne présentent aucune particularité. Leur particularité est par conséquent **sémantico-pragmatique**.

3° Isolées de leur contexte, les expressions *mal barrés* et *renverser la vapeur* ne sont pas métaphoriques. Elles ne le deviennent qu'en fonction du co-texte et du contexte situationnel. On parlera de **termes métaphorisés** et de **fonction métaphorisante du contexte**. La métaphore est donc constituée par l'articulation de termes métaphorisés et d'éléments à fonction métaphorisante.

4° La séquence métaphorisée peut être de dimensions syntagmatiques très variables et comprendre des mots, des syntagmes verbaux (*mal barré*, *renverser la vapeur*), mais aussi des textes entiers (p.ex. les Rhinocéros). Des termes métaphorisés peuvent aussi alterner avec du co-texte non-métaphorique, créant ainsi une double isotopie, comme dans notre exemple. C'est la **métaphore filée**.

5° Qui connaît mal une langue ou un mot a de la peine à reconnaître une métaphore. Pour identifier une séquence comme métaphorique — et pour expliquer le processus métaphorique dans ce qu'il a de linguistique —, il faut partir de la **signification des mots**.

6° Nous identifions alors le texte cité comme métaphorique, parce que l'événement dénoté, la référence actuelle de l'énoncé — un match de football — ne correspond pas aux conditions d'emploi, à la référence virtuelle des termes métaphorisés. Avec un terme emprunté à la géométrie, j'ai proposé dès 1973 d'appeler ce genre de non-correspondance **incongruence verticale**.

7° A côté de cette incongruence «verticale» on peut généralement observer une violation des règles de la combinatoire sémantique comme dans l'exemple suivant entre *veillée d'armes* et *électorale*:

(2) Grande-Bretagne

Veillée d'armes électorale

Mme Margaret Thatcher s'achemine vers un troisième mandat. (LM, 11.5.87, 19)

On parlera dans ce cas d'**incongruence syntagmatique**⁵.

8° Ajoutons que *renverser la vapeur* figure déjà dans les dictionnaires avec l'acception figurée "arrêter net une action qui se développait dans un sens dangereux et la mener dans un sens opposé". Dans le contexte cité, l'expression semble pourtant être «remétaphorisée». Cela pose le problème de la lexicalisation de la métaphore voire du rapport entre métaphores «vivantes» et métaphores «lexicalisées».

9° *Last but not least* on notera que le rapprochement entre un match de football et une course en bateau a lieu sur la base d'une **analogie** — réelle ou imaginaire — entre les deux, ceci en opposition avec d'autres figures comme p.ex. la métonymie. Insistons sur le fait que l'analogie n'est pas existentiellement présupposée par la métaphore, mais que le schéma métaphorique postule une analogie. Il reste toutefois à préciser entre quels éléments exactement cette analogie est postulée.

On conclura de ces premières observations que la métaphore est un **schéma discursif constitué par une incongruence entre termes métaphorisés et co-texte et/ou contexte métaphorisant et par un postulat d'analogie**, et qu'elle peut, dans certaines conditions, être lexicalisée.

3.3. Hypothèses

Il découle de notre introduction que nous allons adopter, dans cette étude, une vision pour ainsi dire «horlogère» de la métaphore. Cette vision focalise la mécanique de l'actualisation métaphorique et de la lexicalisation de métaphores tout en présupposant une réflexion qualitativement différente sur ses racines profondes. Les hypothèses sous-jacentes à cette réflexion sont au nombre de quatre:

1° Il existe un seul **schéma d'interprétation** métaphorique fondamental, mais celui-ci connaît plusieurs variantes.

Nous affirmons en d'autres termes que les métaphores «vivantes», qu'elles soient osées ou banales, obéissent au même schéma de base que celles sujettes à une lexicalisation.

⁵ Pour une discussion de cette terminologie, voir Lüdi 1973, 46ss.

2° Ce schéma est déclenché par des **signaux métaphoriques**.

Nous entendons par là des observables, dans l'énoncé, qui orientent les opérations de calcul du sens.

3° Dans ce schéma, les énoncés «métaphorisés» ont une fonction originale qui est celle de «**marqueurs d'orientation référentielle**», c'est-à-dire qu'ils ne dénotent pas explicitement le nominandum, mais de façon indirecte.

On peut ajouter la sous-hypothèse que le degré d'explicite n'est pas simplement 1 vs. 0, mais connaît différents degrés, allant de la **dénomination explicite** (qui permet l'identification du référent sans équivoque, mais aussi sans «poésie») à la **dénomination allusive** (qui se limite à une orientation référentielle approximative [Lüdi 1987], mais laisse beaucoup de place à la dimension suggestive).

4° Dans certains cas seulement — que l'on voudrait pouvoir prédire — l'emploi métaphorique d'une unité lexicale entraîne un ajustement des hypothèses lexicales mémorisées, la métaphore subit une opération de **lexicalisation**.

4. Fonction indicielle de l'incongruence sémantique

Selon notre définition provisoire, l'incongruence sémantique fonctionne comme un des indices ou signaux de la métaphore. Elle serait nécessaire, mais pas suffisante, pour déclencher le schéma discursif «métaphore». Tout en évitant de revenir dans le détail sur une conception déjà largement explorée dans plusieurs études antérieures, nous voudrions discuter ici quatre points.

1° La conception de l'incongruence sémantique syntagmatique représente une formalisation de l'ancienne idée que la métaphore se caractérise par une déviation par rapport à l'emploi «normal» d'un signe linguistique.⁶ Elle se fonde sur les notions de *congruence*

⁶ Cette idée se retrouve sous des formes diverses dans un très grand nombre d'études sur la métaphore, qu'il soit question de *contradiction* entre les significations (Beardsley 1983, 121), voire entre les significations littérales (Henle, 1983, 92), de *prédication contradictoire* (Weinrich 1983, 330), de *contraste* (Black 1983, 57), de *dissonance* (Black 1983, 384), de *paradoxe* (Weinrich 1983, 327), de *distorsion métaphorique* et de *contradiction logique* (Beardsley 1983), de la *collision* de significations littérales qui exclut l'emploi littéral du mot en question (Ricœur 1983, 362), de la *dysfonctionnalité* causée par une anomalie sémantique (Sojcher 1983, 219), de *violation des règles combinatoires sémantiques* et d'*incompatibilité* (Kittay 1987, 70), etc. Et Lieb de conclure, dans sa vue d'ensemble des définitions de la métaphore, que ce critère est d'une importance pratique éminente bien qu'il ne représente pas un critère définitoire valable pour l'ensemble des définitions actuelles (Lieb 1983, 355).

(Leisi 1952), voire d'*isotopie* (Greimas 1966) qui présupposent que la combinatoire sémantique est gouvernée par les *sèmes contextuels*, *classèmes*, *traits de sélection*, *règles de projection*, etc. L'incongruence serait une violation de ces règles combinatoires. Ainsi, dans l'exemple

(3) Six cylindres murmurent maintenant le prestige de la Scorio. (Pub/LM 11.5.87)

il y aurait incongruence entre le trait de congruence [AGENT de la classe HUMAIN] de *murmurer* et le trait [INANIME] de *six cylindres*.

Cela ne signifie pas que ces séquences doivent être considérées comme inacceptables et anormales — et donc réfractaires à une interprétation — comme pensaient Katz/Fodor (1963). «L'hypothèse de l'écart acceptable» (parce que sujet à une interprétation) — développée par Weinreich (1966), Baumgärtner (1969), Abraham (1975), Kubczak (1978), Kittay (1987) et d'autres — postule en effet qu'un blocage des règles combinatoires à un premier niveau déclenche un mécanisme de ré-interprétation qui peut et doit à son tour être intégré dans la théorie sémantique.⁷

2° Cette conception a été critiquée par Ina Loewenberg (1975, 328), qui conteste très généralement le caractère linguistique des sèmes contextuels — et par conséquent de la «déviation métaphorique». Dans l'exemple (3), on identifierait la métaphore non pas parce que *murmurent qch.* demande comme sujet un SN de

Il est vrai qu'on peut argumenter que des métaphores authentiques ne doivent pas contenir de contradiction explicite. «Im Kontext ist *Der Mensch ist kein Wolf* so metaphorisch wie sein Gegenteil, obwohl auf diesen Satz die «Kontroverstheorie» nicht zutreffen würde», dit Black (1983, 403) et refuse par conséquent la contradiction logique comme critère diagnostique infaillible pour détecter des métaphores. On peut répondre à cette argumentation sur deux plans. Sur un premier plan, on alléguera que la «dysharmonie» à laquelle nous avons fait allusion dépasse, et de loin, la pure contradiction logique et n'est donc nullement éliminée par une simple négation de l'énoncé incongruent. Mais on contestera aussi et surtout la conception qui consiste à réduire l'anomalie à un simple critère diagnostique. L'attribution contradictoire en elle-même (Ricoeur 1983, 365) semble en effet faire partie de la structure essentielle du schéma métaphorique. Ainsi, pour Kittay, l'incongruence «both signals and is condition of a second-order meaning of metaphor» (1987, 50).

⁷ Un autre reproche formulé à propos de cette hypothèse componentielle améliorée et adressé à Weinreich, est facile à réfuter. Ce dernier aurait effectué une démarche circulaire en utilisant, pour expliquer l'incongruence métaphorique, des traits sémantiques «découverts» précisément dans ces emplois métaphoriques. Il suffit d'exiger que la pertinence des «traits d'incongruence» soit déterminée indépendamment de la métaphorisation pour invalider cet argument.

la classe [HUM], mais parce que nous «savons» que seuls les êtres humains parlent.⁸ Il s'agit en d'autres termes de savoir si la «violation créative de règles» (Black 1983, 387) concerne des règles de la langue et/ou des règles de l'univers.

On peut évidemment prouver, comme Coseriu l'a fait, le caractère linguistique de nombreuses *solidarités lexicales* comme p.ex. entre *vieillard* et [HUMAIN], entre *cheval* et *alezan*, entre *bière* et *blond*, etc. (Coseriu 1968). Certains résultats de la psycholinguistique expérimentale semblent en plus indiquer que ce sont précisément de telles relations lexicales qui sont mémorisées sous forme de savoir linguistique, indépendamment du savoir encyclopédique. Il serait pourtant bien difficile de prouver, dans l'état actuel de la sémantique lexicale, la pertinence de tous les traits participant à l'identification d'une incongruence.

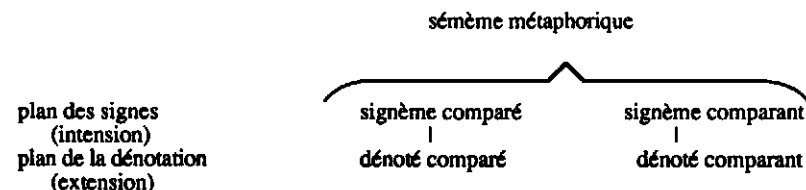
A nos yeux, cette preuve n'est ni possible, ni nécessaire. Illustrons cette affirmation par un exemple. L'énoncé

(4) Fribourg disposait d'arguments plus convaincants. (LM 11.5.87, 33)

(qui clôt le texte dont nous avons vu le titre dans l'exemple [1]) n'est pas a priori une métaphore. Il ne le devient qu'à condition que nous sachions qu'il n'est pas question d'un débat, mais d'un match de football. Or, la fonction métaphorisante n'est alors pas assumée en premier chef par la signification linguistique du co-texte, mais par l'ensemble de notre savoir textuel à ce moment de la lecture, y compris tout le savoir encyclopédique que nous y avons investi. Nous pouvons et devons par conséquent faire appel à tout notre savoir discursif pour identifier la métaphore.⁹

⁸ L'exemple original est: The moon is staggering in the sky (La lune titube dans le ciel).

⁹ C'est aussi l'opinion de Kubczak (1978), qui soutient que le sémème métaphorique peut être représenté par un carré:



Ce schéma — qui n'est pleinement actualisé que dans les rares cas de métaphore explicite du type *L'homme* (sign. comparé) est un *roseau* (sign. comparant) — postule en d'autres termes une double relation sur les plans des signes et de la dénotation.

Admettre que l'incongruence peut résider sur l'un et/ou sur l'autre plan — c'est-à-dire entre deux ensembles sémiques ou entre un ensemble sémique et un ensemble de savoir encyclopédique —

(a) nous décharge de l'obligation de prouver préalablement, dans chaque cas, la pertinence linguistique des traits porteurs de l'incongruence;

(b) implique que nous renoncions à identifier l'écart métaphorique sur la base du seul savoir linguistique.

Des réflexions analogues valent pour l'incongruence «verticale» entre le syntagme métaphorisé *erreur d'aiguillage* et l'expérience dénotée — les médecins généralistes ont par erreur envoyé leur patient chez les psychiatres — dans l'exemple suivant:

(5) Tranche de vie.

Une erreur d'aiguillage.

Un patient psy publie son propre dossier, non sans courage.
(LM 11.5.87, 12)

Cette argumentation ne signifie pas, et j'insiste sur cette conclusion, la faillite de l'approche de la sémantique linguistique. Il faut, toutefois, que cette dernière soit globale et flexible, qu'elle assigne une place au savoir encyclopédique et qu'elle n'érige pas de barrage absolu entre savoir linguistique et savoir encyclopédique. J'ai proposé une telle conception dans une étude récente sur l'hypothèse componentielle (Lüdi 1985).

3° Notre troisième remarque concerne la neutralisation du signal métaphorique que représente l'incongruence.

Selon Cohen (cité par Sojcher 1983, 221) le processus métaphorique est induit par une anomalie sémantique dans le but d'entraîner une modification de la langue qui permette le retour à la cohérence du syntagme et du paradigme. La thèse de Blumenberg qui postule une «dysharmonie qui devient métaphore sous le poids de la nécessité de réparer la consistance menacée» (1983, 438) va dans le même sens. Pour lui, l'anomalie représente une rupture d'une harmonie originale qui est constitutive d'une

normalité supérieure: «Ce n'est que sous le poids de la nécessité de réparer la consistance menacée que l'élément perturbateur *devient* une métaphore» (1983, 439).

Or, la dysharmonie apparente peut s'expliquer de manière bien plus banale. L'exemple de la littérature de science-fiction montre bien qu'il est possible d'imaginer un univers dans lequel les règles de notre savoir ne sont plus valables, dans lequel les mathématiciens ont prouvé l'existence d'un sous-espace homogène et où les médecins peuvent dévisser leurs têtes.

(6) «Il est en outre mathématiquement prouvé, dit Horshosho, que l'espace, tout comme le sous-espace, bien que de nature différente, sont l'un et l'autre homogène» (*La planète introuvable*, 124).

(7) «Le monstre bleu qui est auprès de moi, et qui vient de vérifier ses scalpels, est en train de dévisser sa tête... Celle-ci s'ouvre en deux...» (ibid., 82).

En d'autres termes, il y a banalisation de l'incongruence et neutralisation du signal métaphorique lorsqu'il est mutuellement manifeste aux interlocuteurs que l'univers de discours auquel il est fait référence est un univers fictif organisé selon d'autres principes que notre univers quotidien¹⁰. Cette interprétation présuppose l'existence de modes de récit spécifiques (contes de fée, récits de science-fiction) dont la présence est rendue mutuellement manifeste par des indices de contextualisation qui vont de marqueurs d'ouverture comme *il était une fois* en passant par des titres: *Les négriers du cosmos*, *La planète introuvable*¹¹ et des intitulés de séries: *anticipation* jusqu'à des constructions narratives plus subtiles¹². Notons que le fait qu'il s'agit de science-fiction ne bloque

¹⁰ On retrouve cette idée chez Kittay pour qui "metaphors are always relative to a set of beliefs and to linguistic usage" (1987, 20).

¹¹ Pour les fonctions du titre, voir Hoek 1981.

¹² Ainsi, dans ce début de roman d'anticipation, le lecteur est petit à petit amené à admettre des anomalies concernant le temps:

Si vous ne croyez pas à mon histoire, alors il est préférable que vous refermiez ce livre à la première page.

Pourtant, je vous jure que je n'ai rien exagéré tout au long de cette histoire qui me poursuit encore au bout de cent ans.

En somme, pour moi, elle ne finira jamais, car c'est une question de temps, d'espace et de lieu, et l'on ne renverse pas le temps comme une crème dans un plat. (...)

(...) je l'ai eu, cet espoir: celui de revenir en 1973, et si cette adorable machine [sc. «machine à remonter le temps»] avait existé, croyez bien que je n'aurais pas été le dernier à prendre le ticket.

Avec cette interprétation de l'écart métaphorique, nous nous éloignons de l'hypothèse «forte» selon laquelle une condition nécessaire pour qu'il y ait métaphore est "a violation of first-order linguistic rules" (Kittay 1987, 75).

pas automatiquement toutes les métaphores. L'interprétation d'une déviation est renégociable à tout moment.

Tout semble indiquer qu'il existe un traitement comparable pour des erreurs: s'il est plausible de considérer un emploi déviant d'une unité lexicale comme erreur, il ne sera pas traité comme métaphore¹³.

5. L'instruction d'analogie comme composante du schéma de base

Si une incongruence est, à nos yeux, une condition nécessaire pour la métaphore, elle n'est évidemment pas une condition suffisante. Pour qu'il y ait métaphore, il faut aussi qu'il y ait une **instruction d'analogie**, qui fait donc encore partie des opérations d'identification de la métaphore, que nous proposons de séparer, en principe, des opérations d'interprétation. S'il est en effet permis d'admettre qu'en lisant

(8) AVIRON *Régate du Lauerzersee*
Finish d'enfer

Le deux sans barreur Kovacs-Zentner a fait parler la poudre pendant ces deux jours (LM, 11.5.87, 37)

tous les lecteurs identifient une instruction d'analogie entre "la partie finale de la régate" et *l'enfer*, il serait sans doute difficile d'obtenir un consensus sur le sens véritable inféré par l'un ou l'autre lecteur.

En parlant d'instruction d'analogie (voir déjà Lüdi 1980/81, 18s.), nous refusons clairement de faire de l'analogie un présupposé existentiel de la métaphore. En d'autres termes, le fameux «tiers commun» résulte tout au plus de l'interprétation et ne peut donc pas être indice ou signal métaphorique. C'est pourquoi nous avons parlé, dans nos essais antérieurs, d'un «postulat d'analogie». Je reformulerais aujourd'hui cette conception en disant que le schéma métaphorique est perçu comme un ensemble d'instructions: identifier une métaphore, c'est reconnaître (se mettre d'accord sur le fait) qu'il y a instruction d'analogie. Une espèce de maxime de conversation nous garantit alors en quelque sorte que nous trouverons un «tiers commun» à condition de bien vouloir le chercher.

Seulement, voilà... Personne n'a jamais inventé un truc pareil, et c'est bien la raison pour laquelle je reste bloqué dans le futur, et sans le moindre espoir de retour. (1973... *et la suite*, 13)

¹³ Cf. aussi Kittay 1987, 84s.

En reprenant une argumentation de Oswald Ducrot à propos des présupposés (Ducrot 1972, 25ss.), on pourrait dire que l'analogie représente un élément constitutif de la signification de la métaphore, mais qu'elle ne lui préexiste pas, sinon qu'elle est «présupposée» dans l'acte métaphorique même¹⁴.

6. L'interprétation de la métaphore

Il s'agit maintenant de réfléchir aux opérations à l'aide desquelles on interprète l'énoncé reconnu comme métaphorique, c'est-à-dire de comprendre comment les interlocuteurs construisent le sens du texte métaphorique.

6.1. Opérations de restructuration sémique

Une première vision, trop simpliste, croyait pouvoir expliquer la métaphore par un simple effacement et remplacement sémique (Baumgärtner 1969). Pour interpréter un énoncé tel que

(9) La forêt s'endort.

il suffirait d'effacer le trait [INANIMÉ] de *forêt* par le trait [ANIMÉ] de *s'endormir*.

Par la suite, des conceptions plus sophistiquées sont apparues. Une des plus intéressantes est sans doute celle de Abraham (1975) qui tente de saisir l'opération de calcul du sens métaphorique en parlant de «re-topicalisation». Selon lui, le lexique dépend d'un savoir encyclopédique mobile (1975, 32) et le contexte métaphorisant demande une réorganisation de ce savoir. *Bachelor* comporterait normalement les traits

$\text{Man}(x) \wedge \text{Adult}(x) \wedge \neg \text{Married}(x) \wedge \dots \wedge \{\text{Single}(x) \wedge \dots \wedge \neg \text{Monogamous}(x) \wedge \text{Home-loving}(x) \wedge \dots\}$

¹⁴ Cette attitude n'est évidemment pas nouvelle. Henle distinguait déjà entre une «ressemblance antécédente» (*antecedent resemblance*), qui justifie la métaphore, et la «ressemblance induite» (*induced resemblance*), qui est pour ainsi dire produite par la métaphore (Henle 1983, 113). Il suit ainsi une idée de Richards pour lequel «une certaine ressemblance est généralement la base ostensive pour le transfert», mais qui soutient en même temps que «la modification particulière du *tenor* (=terme métaphorisé) provoquée par le *vehicle* (=terme métaphorisant) est plutôt l'oeuvre de leurs différences que de leurs similitudes» (Richards 1983, 50). Cette opinion est précisée par Black («Il serait plus judicieux, dans certains cas, de dire que la métaphore crée la ressemblance plutôt que de dire qu'elle formule une ressemblance préexistante» [1983, 68]) et par Weinrich, qui affirme «dass unsere Metaphern gar nicht, wie die alte Metaphorik wahrhaben wollte, reale oder vorgedachte Gemeinsamkeiten abbilden, sondern dass sie ihre Analogien erst stiften, ihre Korrespondenzen erst schaffen und somit demiurgische Werkzeuge sind» (1983, 331).

Dans l'exemple

(10) He is a married bachelor (Il est un célibataire marié)

nous aurions, dans la phrase, une autre priorité des composantes. Le trait [NON MARIÉ] disparaît (= n'est plus de haute priorité) au profit de l'hierarchie

Man (x) $\wedge$ Adult (x) $\wedge$ Single (x) $\wedge$ Home-loving (x) $\wedge$ Monogamous (x) $\wedge$...

Ceci donne, aux yeux d'Abraham, le sens: "Il est un homme marié qui ne prend pas ses responsabilités pour la famille et se comporte comme s'il était célibataire" (38ss.).

Plus généralement, on peut résumer cette conception en disant que l'identification de l'instruction d'analogie déclenche, chez l'auditeur/lecteur non pas une opération de remplacement sémique du type sélection, mais une opération de focalisation, d'une mise en relief différente, mais sans que l'élément incongruent disparaisse¹⁵. L'instruction d'analogie déclenche en d'autres termes une «recherche du tiers commun». Il s'agit d'identifier, parmi l'ensemble des traits caractérisant l'élément métaphorisé, ceux qui sont simultanément saillants et pertinents dans le contexte donné. Il s'agit donc pour ainsi dire de transférer des traits du terme métaphorisé à l'objet de discours en voie de construction. C'est cela que Lakoff/Johnson appellent «...l'interprétation d'un concept en fonction d'un autre». Cette conception, qui se retrouve chez Black, Beardsley, Ortony (ed. 1979), Kubczak (1978) et d'autres a été discutée sous le titre de transfert d'implications ou de prédicats¹⁶.

6.2. Transcender la composante «codique» d'un modèle de calcul du sens

L'hypothèse du transfert de prédicats entraîne pourtant aussi de sérieux problèmes. Le premier, c'est que cette recherche du «tiers commun» n'est pas limitée au savoir linguistique, mais doit inclure, avec

¹⁵ Pour des réflexions parallèles sur la distinction entre sélection et focalisation – dans un contexte non-métaphorique – voir Grunig/Grunig 1985, 158s.

¹⁶ On citera, ici, la théorie interactionnelle étendue de Black: "Die metaphorische Äusserung funktioniert, indem sie auf den Primärgegenstand eine Menge von «assozierten Implikationen» «projiziert», die im Implikationszusammenhang enthalten sind und als Prädikate auf den Sekundärgegenstand anwendbar sind" (1983, 392), opérations dans lesquelles "charakteristische Züge des Hauptgegenstands (...) selegiert, betont, unterdrückt und organisiert [werden]" (76). «Implikationszusammenhang» prend,

plus de raison encore que pour l'incongruence, tout notre savoir encyclopédique, du comparé aussi bien que du comparant. Les traits de similarité ne sont par conséquent pas nécessairement inscrits dans le lexique comme le prévoit Le Guern pour ce qu'il appelle «métaphore stricte» (dans ce volume)¹⁷.

Par conséquent, le nombre de «tiers communs» entre deux concepts est virtuellement illimité (Kubczak 1978, 95-97). Evidente dans certains cas, la bonne solution est parfois impossible à trouver avec certitude. En d'autres termes, l'élément qu'il s'agit de focaliser n'est pas toujours et nécessairement mutuellement manifeste. C'est l'existence d'ambiguïtés possibles qui mène les locuteurs à expliciter le sens de la métaphore dans le cadre même du travail de formulation là où la maxime de clarté l'exige:

(11) Mme Thatcher serait ainsi le premier chef de gouvernement britannique à réaliser «le grand chelem», *c'est-à-dire à remporter trois mandats successifs au 10, Downing Street..* (LM, 11.5.87, 2)

(12) Depuis vingt ans, Pierre Reymond fait l'arbalétrier dans la presse, notamment dans «La Tribune de Genève». *C'est-à-dire qu'il tire des traits pointus.*

Bien que le domaine de ces rapprochements ne soit pas surprenant — "la politique est un jeu de carte"¹⁸, "les journalistes jouent un rôle clé dans la lutte de l'homme actuel pour la liberté" — leurs auteurs estiment apparemment que l'objectif de rendre mutuellement manifeste les composantes sémantiques ou encyclopédiques de *grand chelem* et d'*arbalétrier* respectivement risque de ne pas être atteint. Sans traduire la métaphore, ils fournissent suffisamment d'information supplémentaire pour que tout devienne transparent.

On rappellera à cet endroit que, selon Grice (1979), les capacités inférentielles que nous employons pour déterminer les intentions communicatives réelles de nos interlocuteurs rendent la communication possible

dans ce contexte, le sens de 'savoir partagé' voire de 'information mutuellement manifeste'. Voir Sperber/Wilson 1986 à propos de la controverse entre ces deux termes.

¹⁷ Nous refuserons par conséquent aussi une séparation rigoureuse entre métaphores strictes (linguistiques) et symboles (incluant toutes les représentations).

¹⁸ Il y a sans doute une comparaison supplémentaire avec le langage du tennis: remporter la même année les trois grands tournois. Une comparaison similaire entre politique et sport est reprise par un article dans le magazine *Le Point* (15.6.87):

Le premier chef de gouvernement britannique de ce siècle à réaliser le «hat trick».

même en l'absence de code. Or, n'est-ce pas précisément ce qui se passe dans le cas de la métaphore? Nous voudrions en effet avancer l'hypothèse que l'interprétation de la métaphore vivante échappe largement aux opérations du composant linguistique d'un modèle de calcul du sens et qu'une grande partie des processus de production et compréhension métaphoriques est assignable à la composante inférentielle.

Cela semble rejoindre, tout en l'élargissant, la thèse de Ruwet selon laquelle certains énoncés métaphoriques sont ininterprétables au niveau de la représentation sémantique de la phrase et doivent par conséquent être interprétés par d'autres composantes du modèle (1983, 257). Dans le même ordre d'idées, Black conçoit la métaphore comme une espèce d'instrument pour engendrer, à partir d'analogies structurelles (découvertes ou construites), des implications (1983, 398 et 412).

La théorie des «champs sémantiques» proposée par Kittay cadre bien avec cette conception dans la mesure où elle met l'accent sur ce que l'on pourrait appeler la **fonction structurante** de l'élément métaphorisé, en insistant sur le fait que les termes métaphorisés gardent leurs propriétés structurales et restent en particulier enchâssés dans des champs lexicaux. Ce n'est donc pas un terme unique, mais toute la grille conceptuelle de son champ lexical qui serait projeté sur le domaine métaphorisant. Dans le contexte des approches purement linguistiques évoquées plus haut, il est pourtant essentiel de souligner que ce sont, de part et d'autre, des «représentations totales» (Geninasca, présentation orale), débordant largement le composant linguistique, qui sont engendrées et projetées l'une sur l'autre dans ces opérations.

6.3. Les mots comme «marqueurs d'orientation référentielle» dans un travail commun de construction de sens

Il reste à déterminer quel est le rôle des mots dans ces processus.

Nous avons formulé l'hypothèse selon laquelle les énoncés métaphorisés sont mutuellement interprétés comme simples **marqueurs d'orientation référentielle**. C'est dire que le locuteur ne dénote pas le nominandum avec suffisamment de précision pour garantir, voire contrôler l'univocité du message, mais se borne à fournir à son interlocuteur un nombre d'indices permettant à celui-ci de compléter le travail de formulation à l'aide de la composante inférentielle.

Ce travail comprend en fait plusieurs opérations:

1° Compréhension globale, «top down», du sens grâce à une sorte de court-circuitage des deux ensembles de représentations métaphorisant et métaphorisé.

2° Identification, chaque fois qu'il y a référence à un objet, du «genus proximum» sur la base de cette inférence globale du sens et à l'aide du contexte¹⁹; le nominandum n'est en effet nullement un lieu vide, mais bien un lieu investi d'un certain nombre de propriétés qui orientent l'interprétation de la métaphore.

3° Calcul, s'il y a lieu de le faire, du «tiers commun», c'est-à-dire du ou des trait(s) sémantique(s) et encyclopédique(s) voire des propriétés structurales du comparé que la maxime de l'analogie nous invite à focaliser plus particulièrement et à transférer, comme «differentia specifica», au comparant. Selon la thèse stimulante de Kittay, cette «differentia specifica» peut être une propriété relationnelle, structurante à l'intérieur d'un champ lexical (ou notionnel) autant qu'un trait substantiel.

La dimension créative de ce processus n'est pas toujours aussi importante. En fait, le degré d'explicité est variable. L'allusion peut être tellement vague qu'il n'est pas possible – mais peut-être pas non plus nécessaire – que la solution soit mutuellement manifeste:

(13) La griffe du lion étreint le sein de la vigne (Breton, *Nadja* 136)

Dans d'autres cas, l'orientation référentielle est tellement précise qu'aucun doute ne peut subsister quant au sens intentionné:

(14) ... au terme d'une campagne menée tambour battant avec l'aide d'une épouse et d'une équipe efficaces, Neil Kinnock affronte son baptême du feu. La défaite qui l'attend (...) ne devrait pourtant pas trop le marquer. (LM, 10.6.87, 2)

La métaphore n'est bien sûr pas le seul moyen de référence approximative. On connaît, depuis les travaux de Lakoff (1972, 1973), de Kleiber/Riegel (1978) et d'autres sur les atténuateurs ou «enclosures», la propriété de marqueurs tels que *une sorte de*, *une espèce de*, *un vrai...*, etc. de signaler l'appartenance marginale à une classe. Or, l'emploi fréquent de ces marqueurs en combinaison avec des métaphores semble bien indiquer qu'ils ont une fonction différente, que les atténuateurs

¹⁹ Une idée très semblable se trouve chez Kittay 1987, 28s.: "If metaphor can be said to have a referent, then it has a referent only in an indirect fashion: the topic can direct us to the referent by providing the category in which we normally classify the referent" (29).

n'annulent pas, mais signalent au contraire la métaphore. Dans la phrase de Proust:

(15) notre mémoire (...) est une espèce de pharmacie, de laboratoire (Proust, RdTP III, 390)

pharmacie et *laboratoire* ne sont pas moins métaphoriques à cause de l'atténuateur, mais le mécanisme de la référence approximative, implicite dans toute métaphore, est explicitement marqué. Il s'agit d'un véritable marqueur de métaphore²⁰.

Dans un sens, cette conception rappelle celle de Kittay pour laquelle «the referent of the metaphor is not fixed by the meaning of the metaphor but is determined by means of an anaphoric chain of which the metaphorical expression is a part» (1987, 28). A l'encontre de Kittay, nous insisterons pourtant, ici, sur la **dimension interactionnelle** de notre modèle. De manière bien plus manifeste encore que dans l'interprétation du sens littéral, le **travail de formulation**, la construction du sens figuré représente une tâche commune du locuteur et de ses interlocuteurs; en d'autres termes, la responsabilité de contrôler le sens est une responsabilité partagée. C'est dans ce contexte que des marqueurs discursifs tels que *une espèce de*, *un vrai*... prennent toute leur importance.

Il est important de voir que ces opérations de construction commune du sens ne correspondent pas simplement à une simple répartition quasi mécanique, orchestrée par des règles précises, d'opérations formelles sur plusieurs interactants. Car la métaphore correspond à un véritable acte créatif: «Pourquoi extrairions-nous des significations nouvelles de notre langue si nous n'avions rien de *nouveau* à dire, si nous n'avions pas de mondes nouveaux à projeter?», disait Ricœur (1983, 375) en relativisant le rôle de nos schémas interprétatifs culturels dans le déchiffrement des métaphores. Or, l'acte créatif ne se limite pas au locuteur, mais implique aussi et essentiellement le lecteur/auditeur, ce qui est confirmé par Black: «Je conçois qu'un énoncé métaphorique (même faible) représente un acte linguistique qui exige du lecteur compétent essentiellement une "reprise", une réaction créative» (1983, 393). Et Ricœur d'exiger de prendre le point de vue de l'auditeur ou lecteur et de concevoir la construction d'une signification nouvelle «comme contrepartie - de la part de l'auteur - de la *construction* de la part du lecteur» (1983, 366). A la lumière d'une

²⁰ «Le rôle de l'enclosure *vrai* est de saisir certaines propriétés métaphoriques du prédicat modifié: *vrai* asserte les connotations du prédicat qu'il enclôt et présuppose la négation de son sens dénotatif» (Kleiber/Riegel 1978, 98).

théorie de l'interaction, j'irais encore plus loin que Black et Ricœur et parlerais non pas de constructions complémentaires de l'auteur et du lecteur, mais d'une **construction commune**. Il est vrai que l'analyse de séquences concrètes qui révéleraient les détails de ce travail reste encore à faire.

6.4. Dimension paradigmatique de la métaphore: des domaines métaphoriques

Dans le cadre du travail de formulation présenté, c'est la troisième opération, qui consiste à focaliser des éléments du comparé, qui risque de faire le plus souvent problème, notamment dans des cas où l'objectif discursif implique que le sens doit être calculé avec beaucoup de précision. Or, une dimension paradigmatique de la métaphore nous vient souvent en aide. De véritables champs ou domaines métaphoriques ont été décrits par Harald Weinrich dès 1958 et réinterprétés par Lakoff/Johnson 1980. Ils reposent sur des équations fondamentales telle que *un championnat de sport est (comme) un voyage (en bateau)* et fournissent une orientation supplémentaire pour le travail de formulation. Dans un petit corpus de coupures de presse, nous avons ainsi trouvé, à côté de l'exemple (1), deux exemples supplémentaires qui actualisent le même champ métaphorique:

(16) TENNIS *Championnat de Suisse Interclubs*

Drizia: le vent en poupe (LM 11.5.87, 34)

(17) ESPAGNE

Real tient le cap (LM. 11.5.87)

L'existence de tels parallélismes explique que certaines métaphores soient parfaitement transparentes²¹.

C'est aussi et surtout dans le cadre de tels domaines habituels qu'à un certain moment les opérations dont nous venons de parler commencent à avoir des conséquences pour la signification des unités lexicales engagées, c'est-à-dire qu'elles influencent, par rétroaction, les hypothèses lexicales mémorisées par les interlocuteurs.

²¹ On aura remarqué que cet emploi intéressant de la notion de champ dans le cadre de la théorie de métaphore diffère passablement de celui de Kittay, qui ne semble pas connaître les travaux de Weinrich.

7. Lexicalisation de métaphores

7.1. Deux fonctions de la métaphore

Les relations entre une théorie de la métaphore et la sémantique lexicale ont été l'objet de nombreuses discussions, qui se sont souvent déclenchées à propos du statut de la *catachrèse*. Comme pour bien d'autres chercheurs, le terme de catachrèse est synonyme, pour Black, du terme "néosémantisme": «La métaphore comble des lacunes dans le vocabulaire des significations littérales (...) Sous cet angle, la métaphore appartient à la catachrèse que je définirais comme emploi d'un mot avec une acception nouvelle afin de combler une lacune dans le lexique» (1983, 63). L'argumentation de Fontanier, qui voulait exclure la catachrèse de la théorie des tropes (et par conséquent de la métaphorologie) comme trope non-substitutif et non-figuré – *feuille de papier* ou *feuille* ne se substituant pas à une expression littérale –, ne trouve plus guère d'adeptes (Genette 1983, 232). C'est bien le refus de la conception substitutive de la métaphore (Black 1983, 61) qui permet de créer une place nouvelle à la **fonction lexicale** de la métaphore qui consiste à augmenter les moyens de la langue pour dénoter des réalités nouvelles (Henle 1983, 80). Et Ruwet d'ajouter: «On sait depuis toujours que ce sont des *mécanismes manifestement identiques* [c'est moi qui souligne, G.L.] qui sont à l'œuvre dans le langage de tous les jours aussi bien que dans le discours poétique et qui y produisent des effets très hétérogènes» (1983, 259).

Il semble donc bien que la métaphore assume foncièrement deux fonctions différentes dans la langue:

– D'une part, le schéma métaphorique fait partie de l'ensemble des opérations appartenant au composant rhétorique et permettant, dans le cadre du travail de formulation, un emploi infiniment varié et variable d'un ensemble grand, mais tout de même limité, d'unités lexicales. C'est la métaphore dite «vivante» ou «stylistique».

– D'autre part, tout porte à penser que la métaphore engendre des opérations d'ajustement par rétroaction de la mémoire lexicale. C'est la **néologie**. En d'autres termes, la modification contextuelle de la signification constatée par Ricœur (1983, 361) peut mener, par un travail lexical, à des changements de signification en diachronie.

Nous avons formulé plus haut l'hypothèse que le schéma métaphorique fondamental est le même dans les deux cas. L'argument principal en faveur de cette hypothèse est que la frontière entre les deux formes n'est

ni nette ni stable. Illustrons cet argument par un exemple. Selon le *Petit Robert*, la signification lexicale de *paysage* serait "Partie d'un pays que la nature présente à un observateur. (...) P.ext. *paysage urbain*". Cette acception ne correspond manifestement pas au sens que prend *paysage* dans le titre:

(18) Le paysage des médias considéré dans son ensemble s'enrichit.

Nous identifions cet énoncé comme métaphorique dans la mesure où il y a:

(a) incongruence sémantique, à l'intérieur du syntagme nominal, entre le déterminé *paysage* et le déterminant *médias*; on s'attendrait à une précision d'ordre géographique, et non pas à un nom abstrait;

(b) incongruence verticale entre le sens global présumé et la signification de *paysage*.

(c) instruction d'analogie: l'objet du discours /ensemble des médias/ est assimilé à un paysage; au lecteur de chercher les similitudes.

Or, le problème se pose de savoir quelle est la différence entre l'exemple (18), où la métaphore ne peut plus être considérée comme très vivante, et les exemples (19) et (20), en partie comparables, mais impossibles à classer dans la rubrique "sens figuré" des dictionnaires:

(19) l'odeur et la saveur restent (...) à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir (Proust, RdTP I, 47)

(20) nul avant lui n'a su, sinon me faire assister à ce grand éveil du machinal sur le terrain ravagé des possibilités conscientes (Breton, *Nadja* 16)

En d'autres termes, la question qui se pose est celle de savoir pourquoi nous sommes vraisemblablement appelés à modifier notre lexique mental pour y inclure un mot composé *paysage des médias* ou même, plus généralement, un nouveau sémème abstrait de *paysage* — si nous n'avons pas mémorisé ce nouveau sémème depuis longtemps — tandis que nous n'évoquons même pas cette possibilité pour *édifice du souvenir* et *terrain ravagé des possibilités conscientes*.

7.2. Une question de statut énonciatif négociable dans l'interaction

Pour distinguer entre «néologismes» et «mots sauvages», entre «néologismes légitimes» et «illégitimes», entre «néologismes de langue»

et «néologismes de parole», métaphores «créatives» et «banales», «d'expression» et «lexicales», etc., la lexicologie avait l'habitude de décider *a posteriori* selon que le terme était entré dans l'usage selon le schéma:

- | | |
|---------------------------------------|---------------------------|
| (a) création d'un terme nouveau | —> mot sauvage |
| ↓ | |
| (b) entérinement par un certain usage | —> néologisme |
| ↓ | |
| (c) insertion dans le dictionnaire | —> néologisme de langue |
| ↓ | |
| (d) perte du sentiment de nouveauté | —> mot socialement établi |

Le deuxième cas correspond à la **métaphore dénomminative** de Goosse (1975, 65), conçue comme nouvelle dénomination usuelle pour un objet de la pensée qui n'en a pas encore. Souvent, la distinction entre (b) et (c) est négligée et on exige, pour qu'il y ait néologisme, l'insertion dans un dictionnaire.

Nous avons eu l'occasion de discuter ce modèle à une autre occasion (Lüdi [1983] 1984, 172ss.) à propos des mots composés. Elle n'est satisfaisante que dans la mesure où on concentre son intérêt sur les moments **avant et après** la lexicalisation. Mais cette conception ne donne pas la moindre explication sur ce qui se passe dans la zone de transition. Or, c'est là que se jouent les choses décisives. Pourquoi certaines métaphores sont-elles acceptées, dans l'interaction en face-à-face, comme propositions néologiques et d'autres non? Il n'y a que l'approche énonciative-interactive pour décider du statut d'un terme nouveau. Applicable surtout dans les zones «instables» du lexique, là où il y a passage de la création individuelle à l'usage, elle permet pourtant aussi d'expliquer ce qui se passe pour ainsi dire dans l'autre sens, celui de la «délexicalisation» voire re-métaphorisation de sémèmes figurés.

Les prémisses de cette conception sont au nombre de deux:

1° A la notion d'entérinement par l'usage il faut substituer l'entérinement dans l'interaction.

2° A la notion d'enrichissement de la langue (c'est-à-dire de l'ensemble abstrait des mots mémorisés par «la communauté» voire un locuteur/auditeur idéal) il faut substituer la conception du travail lexical de néocodage comme enrichissement des moyens d'expression disponibles, au moment même de l'interaction, aux interlocuteurs.

Selon cette hypothèse, les interlocuteurs se signalent mutuellement de diverses manières s'ils entendent faire une figure de style ou employer

(voire proposer) une acception figurée nouvelle et déclencher ainsi des opérations de travail lexical. C'est sur la base d'une telle proposition, à négocier, que *paysage des médias* posséderait le statut de métaphore dénomminative ou néologisme — bien que le terme ne figure pas dans les dictionnaires, et, en principe, indépendamment d'éventuelles analyses de fréquence — tandis que *édifice du souvenir, mal barrés*, etc. auraient le statut de métaphores stylistiques.

La question cruciale dans cette conception est celle de savoir quelles sont les observables qui permettent de décider de l'un ou de l'autre statut. Nous proposons provisoirement de distinguer entre des **conditions**, des **indices** et des **marqueurs** dans le sens plus étroit du terme.

(a) Parmi les **conditions** nécessaires pour une lexicalisation, on citera en premier lieu:

- 1° Il faut que le *genus proximum* soit identifiable sans équivoque.
- 2° Il faut que le tiers commun à focaliser soit mutuellement manifeste.
- 3° Il faut que ce qui est manifeste soit donc en fait la nouvelle hypothèse lexicale, plus précisément les opérations de restructuration sémique qui mènent du sémème original au sémème figuré.
- 4° Il faut qu'il y ait accord sur l'à propos et l'utilité de la nouvelle signification.

(b) Pour ce qui est des **indices**, tout semble indiquer que différents phénomènes co-textuels voire contextuels ont des affinités particulières avec l'interprétation comme néologisme ou comme métaphore vivante respectivement. Il est probable que cette interprétation diffère selon les conditions de production: français parlé vs. français écrit, interaction en face à face vs. interaction à distance, type de texte, etc. Voici quelques phénomènes susceptibles de fonctionner comme de tels indices:

Métaphore dénomminative
(néologisme)

- emploi dans un langage de spécialité
- emploi isolé
- existence d'une lacune lexicale
- accompagnée d'un énoncé définitoire
- saillance à l'aide de guillemets²³ voire de marqueurs prosodiques, etc.

Métaphore stylistique
(vivante)

- emploi dans un texte poétique
- emploi dans le cadre d'une métaphore filée
- existence d'un synonyme «littéral»
- accompagnée d'une comparaison²²
- enchâssement dans un champ métaphorique, etc.

Cette dernière paire d'indices peut surprendre. Mais la banalisation de métaphores usées par une longue tradition ne constitue pas nécessairement un indice en faveur du néologisme. Selon nos dépouillements, c'est même souvent le contraire: des métaphores banales, mais faisant partie d'un stock de «poésie à bon marché» peuvent rester métaphoriques pendant des siècles. D'autre part, la fréquence, dans les dictionnaires, de sémèmes figurés résultant d'un transfert entre les classes [CONCRET] et [ABSTRAIT] laisse supposer un effet de drainage inverse.

(c) Il existe enfin de véritables **marqueurs** de métaphore voire de néologisme, qui nous permettent d'étayer l'hypothèse que les interlocuteurs catégorisent eux-même les énoncés métaphoriques de l'une ou de l'autre manière. Nous avons déjà signalé, à ce propos, le rôle des atténuateurs. Il nous reste de parler des expressions métadiscursives²⁴ qui, plus explicites encore, rendent le statut énonciatif mutuellement

²² Ainsi, dans l'exemple suivant de Proust:

"[je voyais] une bande de ciel rouge au-dessus de la mer, compacte et coupante comme de la gelée de viande" (I, 803)

bande de ciel serait à peine métaphorique sans la comparaison *comme de la gelée de viande*.

²³ "[elle essayait] d'y substituer, pour la plus grande partie, de l'art encore, d'y introduire plusieurs 'épaisseurs' d'art" (I, 40)

²⁴ Pour une discussion fondée des procédés d'évaluation et de commentaire métadiscursif, nous renvoyons aux études de Thomas Kotschi 1986 et Elisabeth Gülich 1986.

manifeste²⁵. Dans les exemples suivants, l'énoncé est ainsi catégorisé comme métaphore par le locuteur lui-même:

- (21) ...l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie, **renversez la métaphore** et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année. (Chamfort, cité par Robert)
- (22) ... enfin y a toute une culture tout un rituel . c'est splendide . mais peut-être . **pour reprendre une métaphore** c'est-à-dire le euh la caméra qui circule tout le temps chez Yanko . peut-être qu'il tourne un peu en fond avec ses personnages (MP 951, cité par Kotschi 1986, 217)
- (23) P et puis à l'intérieur du discours narratif' . on peut faire intervenir les paroles' le récit des paroles' . des gens du récit, des gens du:/ des personnages du récit, .. (c'est?) ce qui fait que le récit est suspendu entre les deux, oui'

E ah oui' c'est ce que je voulais demander, ... je comprends pas . le mot

P oui'

E suspendu(...?)

P & ah oui parce que **c'est une métaphore**, ((rire général)) euh suspendu' .(rit) je pourrais dire qu'il était:/ il repose (...) je disais suspendu'. euh dans la mesure où: .. eu pendu, (plus bas) pendre ça va? oui' avec une ficelle

E oui

P dans la mesure où le récit' euh le discours narratif est fragile

(«Cours de linguistique», exemple cité par Gülich 1986, 241)

Mais les interlocuteurs peuvent aussi se mettre d'accord sur le statut de néosémantisme en prenant les mesures de précaution d'usage dans le cas de néologismes tout en s'assurant de la transparence de l'acceptation:

- (24) Un peintre de talent . qui n'a jamais pu se s'exprimer enfin euh .. **sortir si vous voulez entre guillemets** voilà (interview sur RTL cité par Kotschi 1986, 208)

²⁵ Il faudrait donc parler ici de la "bifocalisation" du travail discursif telle que l'entend Pierre Bange.

- (25) ... c'est quelqu'un qui s'intéresse surtout, **disons** à la jungle newyorkaise' à la jungle des trottoirs (MP 734, cité par Kotschi 1986, 217)

En reprenant une distinction employée par Shana Poplack pour distinguer deux types d'alternance codique (Poplack 1988), on dira que métaphores et néologismes peuvent être «fluides» ou au contraire «balisés»; ce sont ces derniers qui nous permettent de mieux saisir la négociation du statut énonciatif de la métaphore.

Or, ce statut est loin d'être toujours évident. Et ceci n'est souvent pas dû à une espèce d'opacité énonciative, c'est-à-dire à une négociation insuffisante dudit statut (Que veut dire *exactement* le terme métadiscursif "métaphore" dans les exemples 21 à 23?), mais bien à un flottement dans les catégories mêmes. On est en effet en droit d'admettre qu'il existe des cas intermédiaires entre la métaphore dénomminative «prototypique» et la métaphore stylistique «prototypique». Ainsi, dans l'exemple suivant, il est difficile de décider si le rapport cataphorique entre *flux* et *déferler* suffit pour remétaphoriser les deux termes ou s'il y a tout simplement congruence entre deux sémèmes figurés d'origine commune:

- (26) Friands de mythes, les vacanciers nippons déferlent toujours plus nombreux sur la Suisse.

De tous les pays européens, c'est la patrie de Heidi que les Japonais préfèrent. Mais nos orgueilleuses statistiques hôtelières font pâlir d'envie nos voisins. Espagnols et Autrichiens investissent des millions pour peaufiner leur image de marque et attirer de la sorte le flux touristique chez eux. (LM, 15.1.88, 1)

De même, *baptême du feu* dans l'exemple (14) semble remplir toutes les conditions d'un néologisme tout en appartenant à un langage – celui du reportage politique – réputé pour ses nombreuses métaphores (voir les exemples 2 et 11 ci-dessus).

On conclura de ces réflexions que les notions de métaphore dénomminative et stylistique respectivement ne correspondent pas à des catégories discrètes, mais plutôt à des pôles sur un axe:

métaphore dénomminative ←————→ métaphore stylistique

La position d'un terme sur cet axe n'est d'ailleurs pas figée une fois pour toutes, elle peut changer dans le temps, mais aussi d'une situation d'énonciation à l'autre. On alléguera, pour étayer cette hypothèse, des exemples de néocodage métaphorique en situation exolingue. Dans l'exemple suivant, une jeune fille allemande à Lyon (I) cherche à paraphraser la notion "étoile" dont elle ne dispose (momentanément?) pas:

- (27) I dans la ciél- .. äh dans la nuit- . il y a ähm des . (rit) tout
petites lampes+ dans la ciél' à la nuit'
M mhm' des étoiles'
I ouf . des étoiles

(«Des tout petites lampes», 9:8. Corpus Bielefeld)

Les réactions des interlocutrices, à savoir la reformulation hétéro-correctrice de M et la répétition de I qui ratifie le terme *étoile* indiquent clairement que l'énoncé ne reçoit ni le statut de néologisme, ni celui de variante stylistique poétique, mais bien celui de **formulation approximative**, c'est-à-dire comme étape intermédiaire d'un effort commun pour trouver le «mot juste». Le fait qu'on n'accorde en général pas à l'alloglotte le droit à la néologie ni à la fonction poétique du langage n'est sans doute pas étranger à cette interprétation. La volonté de donner des noms aux objets de la pensée qui n'en ont pas encore se distingue ainsi clairement de la volonté de trouver le mot juste dont on ne dispose pas, mais sur l'existence duquel il y a consensus.

8. Conclusions

Nous avons posé, au départ, trois questions à une métaphorologie.

1° A la question de savoir comment on identifie un énoncé comme métaphorique, nous avons répondu en invoquant les signaux métaphoriques que représentent d'une part l'incongruence (verticale et horizontale), de l'autre les instructions d'analogie.

2° La deuxième question portait sur la contribution des mots au calcul du sens de l'énoncé métaphorique. Nous avons vu que les mots métaphorisés fonctionnent comme marqueurs d'orientation référentielle, comme déclencheurs d'opérations inférentielles visant à compléter une appréhension globale du sens par un calcul du genre prochain et de la différence spécifique à focaliser.

3° Enfin, nous avons suggéré que les statuts de métaphore dénomminative ou néologisme et de métaphore stylistique ou vivante respectivement faisaient l'objet de négociations entre les interlocuteurs à partir du même schéma de base; si, et seulement si, certaines conditions de transparence sont remplies et que la volonté de néocodage soit mutuellement manifeste, les interlocuteurs procéderont à des ajustements de leurs hypothèses lexicales, c'est-à-dire à des restructurations sémiques. La négociation du statut de la métaphore fait partie du travail lexical, les traces de cette négociation que nous avons trouvée à la surface des énoncés nous renvoient au travail lexical explicite.

L'importance de cette classification réside dans le fait qu'elle est «émique», c'est-à-dire qu'elle repose sur l'interprétation négociée que les interlocuteurs eux-mêmes donnent de l'énoncé. L'inconvénient, c'est qu'elle est essentiellement variable. Que les interlocuteurs décident qu'un terme est un néologisme ou qu'il s'agit d'une métaphore «vivante», voire d'une figure de style, leur interprétation n'est en principe valable que pour la situation d'énonciation même et ceci malgré l'évidence que c'est sans doute une interprétation répétée comme 'néologisme' dans l'interaction qui va entraîner l'entérinement par l'usage évoqué plus haut. Le travail lexical explicite n'entraîne nullement automatiquement l'ajustement de la mémoire lexicale²⁶. En même temps, leur décision est parfaitement autonome par rapport à l'inclusion de l'acception dans les dictionnaires. Ces derniers ratifient l'usage, mais ne le déterminent pas.

Toutes ces conclusions, qui sont encore toutes provisoires, ont été tirées d'un corpus écrit, comprenant notamment des journaux et des textes littéraires. Nous n'avons recueilli, jusqu'ici, que peu d'exemples provenant d'interactions en face à face. Dans une prochaine étape, il va s'agir de comparer de très près le traitement que la métaphore vivante et le néosémasantisme subissent dans le cadre de stratégies interactives telles qu'elles ont notamment été décrites par Gülich et Kotschi. Cette analyse promet des renseignements précieux sur l'opération essentiellement discursive – et donc, par définition, interactive – qu'est la métaphore.

Bibliographie

- ABRAHAM, Werner (1975): *A Linguistic Approach to Metaphor*. Lisse.
- BAKHTINE, M. (1977): *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris, Minuit.
- BAUMGÄRTNER, Klaus (1969): «Der methodische Stand einer linguistischen Poetik», *Jahrbuch für Internationale Germanistik* 1, 15-43.
- BLACK, Max (1983): «Die Metapher [1954]» et «Mehr über die Metapher [1977]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 55-79 et 379-413.
- BLUMENBERG, Hans (1983): «Paradigmen zu einer Metaphorologie [1960]» et «Ausblick auf eine Theorie der Unbegrifflichkeit [1979]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 285-315 et 438-454.
- COSERIU, Eugenio (1968): «Les structures lexématiques», in: *Probleme der Semantik*. Wiesbaden, Steiner, 3-16.
- DE PIETRO, Jean-François/MATTHEY, Marinette/PY, Bernard (1989): «Acquisition et contrat didactique: les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue» in: WEIL et FUGIER (éd. 1989), 99-124.
- DUCROT, Oswald (1972): *Dire et ne pas dire*. Paris, Ed. Minuit.
- DUCROT, Oswald ([1969]1984): «Présumés et sous-entendus», in: DUCROT, O., *Le dire et le dit*. Paris: Ed. de Minuit, 13-31 (repris de *Langue française* 4 [décembre 1969]: 30-43).
- GENETTE, Gérard (1983): «Die restringierte Rhetorik [1970]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 229-252.
- GOOSSE, André (1975): *La néologie française aujourd'hui*. Paris, CILF.
- GREIMAS, Algirdas (1966): *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris, Larousse.
- GRICE, H. Paul (1979): «Logique et conversation», *Communications* 30, 56-72.
- GRUNIG, Blanche-Noëlle/GRUNIG, Roland (1985): *La fuite du sens. La construction du sens dans l'interlocution*. Paris, Hatier-Crédif.
- GÜLICH, Elisabeth (1986): «"Soûl n'est pas un mot très français". Procédés d'évaluation et de commentaire métadiscursifs dans un corpus de conversations en "situation de contact"», *Cahiers de linguistique française* 7, 231-258.
- HAVERKAMP, Anselm (Hrsg. 1983): *Theorie der Metapher*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- HENLE, Paul (1983): «Die Metapher [1958]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 80-105.
- HILTY, Gerold (1982): «Sémantique et lexicologie», in: MOLL, Aina (éd.): *XVIIe Congrès International de Linguistica i Filologia Romàniques, Actes*, vol. I. Palma de Mallorca: 287-294.
- HOEK, Leo (1981): *La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*. La Haye, Mouton.
- KATZ, Jerrold/FODOR, Jerry (1963): «The Structure of a Semantic Theory», *Language* 39, 170-210.
- KITTAY, Eva Feder (1987): *Metaphor. Its Cognitive Force and Linguistic Structure*. Oxford: Clarendon Press.
- KLEIBER, Georges/RIEGL, Martin (1978): «Les "Grammaires floues"», in: MARTIN, R. (éd.): *La notion de recevabilité en linguistique*. Paris: 67-123.
- KOTSCHI, Thomas (1986): «Procédés d'évaluation et de commentaire métadiscursifs comme stratégies interactives», *Cahiers de linguistique française* 7, 207-230.

²⁶ On retrouve donc, ici, le même phénomène qu'en situation exolingue où des séquences de travail lexical explicite sont bien "potentiellement acquisitionnelles", mais sans que l'on puisse se prononcer sur les phénomènes psycholinguistiques d'acquisition effectifs (de Pietro/Matthey/PY 1989).

- KUBCZAK, Hartmut (1978): *Die Metapher. Beiträge zur Interpretation und semantischen Struktur der Metapher auf der Basis einer referentialen Bedeutungsdefinition*. Heidelberg.
- LACAN, Jacques (1983): «Das Drängen der Buchstaben im Unbewussten oder die Vernunft seit Freud [1957]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 175-215.
- LAKOFF, George ([1972]1977): «Hedges: A Study in Meaning Criteria and the Logic of Fuzzy Concepts», in: HOCKNEY, D. et al. (éds.): *Contemporary Research in Philosophical Logic and Linguistic Semantics*. Dordrecht: 221-271.
- LAKOFF, George/JOHNSON, Mark (1980): *Metaphors we live by*. Chicago/London, The University of Chicago Press.
- LE GUERN, Michel (1973): *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris, Larousse.
- LEISI, Ernst (1952): *Der Wortinhalt. Seine Struktur im Deutschen und Englischen*. Heidelberg.
- LIEB, Hans-Heinrich (1983): «Was bezeichnet der herkömmliche Begriff "Metapher"? [1967]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 340-355.
- LOEWENBERG, Ina (1975): «Identifying Metaphors», *Foundations of Language* 12, 315-338.
- LÜDI, Georges (1973): *Die Metapher als Funktion der Aktualisierung*. Bern, Francke.
- LÜDI, Georges (1980/81): «Le problème de la métaphore en linguistique», in: *Annales de l'Université de Neuchâtel* 1980-1981, 3-22.
- LÜDI, Georges ([1983]1984): «Aspects énonciatifs et fonctionnels de la néologie lexicale», in: KLEIBER, G. (éd.): *Recherches en pragmasémantique*. Paris/Metz: 165-183 (repris de *TRANEL* 5).
- LÜDI, Georges (1985): «Zur Zerlegbarkeit von Wortbedeutungen», in: SCHWARZE/WUNDERLICH (éd.): 64-102.
- LÜDI, Georges (1987): «Travail lexical explicite en situation exolingue», in: LÜDI, G./STRICKER, H./WÜEST, J. (éd.): *Romanica ingeniosa. Mélanges offerts à Gerold Hilty à l'occasion de son 60e anniversaire*. Berne, Peter Lang, 463-496.
- MAHMOUDIAN, Mortéza (1980): «Structure linguistique: problèmes de la constance et des variations», *La Linguistique*: 5-36.
- ORTON, Andrew (ed. 1979): *Metaphor and Thought*. Cambridge, Cambridge University Press.
- POPLACK, Shana (1988): «Conséquences linguistiques du contact des langues: un modèle d'analyse variationniste», *Langage et Société* 43, 23-48.
- RICHARDS, Ivor Armstrong (1983): «Die Metapher [1936]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 31-52.
- RICŒUR, Paul (1983): «Die Metapher und das Hauptproblem der Hermeneutik [1972]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 356-375.
- RILEY, Philip (1985): «Coming to Terms: Negotiation and Intercultural Communication», in: *Comprehension as Negotiation of Meaning*. Beiträge eines Werkstattgesprächs des Goethe-Instituts Amsterdam vom 13.-15.9.1984. Amsterdam: 61-111.
- RUWET, Nicolas (1983): «Synekdochen und Metonymien [1975]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 229-282.
- SACKS, Sheldon (ed. 1979): *On Metaphor*. Chicago, The University of Chicago Press.
- SCHANK, R.C./ABELSON, R.P. (1977): *Scripts, plans, goals and understanding*. Hillsdale.
- SCHWARZE, Christoph (1983): «Stereotype und lexikalische Bedeutung», *Studium Linguistik* 13: 1-16.
- SCHWARZE, Christoph/WUNDERLICH, Dieter (éd.) (1985): *Handbuch der Lexikologie*. Königstein/Ts..
- SOJCHER, Jacques (1983): «Die generalisierte Metapher 1969», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 216-228.
- SPERBER, Dan/WILSON, Deirdre (1986): *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford, Basil Blackwell.
- WEIL, D./FUGIER, H. (éds): *Actes du troisième colloque régional de linguistique*, Strasbourg, Université des sciences humaines et Université Louis Pasteur.
- WEINREICH, Uriel (1966): «Explorations in Semantic Theory», in: *Current Trends in Linguistics III*. The Hague, Mouton, 395-477.
- WEINRICH, Harald (1958): «Münze und Wort - Untersuchungen zu einem Bildfeld», in: *Romanica. Festschrift G. Rohlf's*. Halle, 508-521.
- WEINRICH, Harald (1983): «Semantik der kühnen Metapher [1963]», in: HAVERKAMP (éd. 1983), 316-339.